

La Maison-Dieu, 147, 1981, 11-28

Henri CAZELLES

BIBLE ET TEMPS LITURGIQUE

ESCHATOLOGIE ET ANAMNÈSE

LA Bible est née et s'est développée au milieu de populations où le culte a toujours joué un grand rôle. A une époque où les moyens de communication sociale n'étaient pas ce qu'ils sont devenus de nos jours, la réunion cultuelle est un des rares moyens dont dispose la société pour revivre son unité autour de la puissance de vie qu'est son Dieu. Depuis longtemps, il y a eu des études sur les liturgies pauliniennes et le repas du Seigneur. Mais le Nouveau Testament ne veut être que l'achèvement du don de Dieu à sa créature dans un peuple qu'il fait vivre. Qu'en est-il des études sur le sens des liturgies de l'Ancien Testament ? Certes, on avait reconnu la place des Psaumes dans le culte d'Israël, du moins l'Israël d'après l'exil. C'est toutefois, après H. Gunkel¹, S. Mowinckel qui a donné une impulsion nouvelle à ces études en rattachant ces Psaumes, non seulement à des actes cultuels, mais à de véritables liturgies en donnant à la fête du Nouvel An une importance toute particulière, jugée exagérée par certains. Une de ses

1. H. GUNKEL.

dernières œuvres, datant de 1951 et traduite en anglais en 1961, s'appelle « The Psalms in Israel's Worship »².

Ces études l'avaient amené à dépasser le cadre des Psaumes. Son ami Pedersen³ estimait que bien des récits sur la Pâque ne se comprenaient qu'en fonction d'une célébration festive. Mowinckel lui-même, en référant de nombreux Psaumes à une fête du Nouvel-An d'automne, invoquait les calendriers liturgiques d'Ex 23 et 34, puisque c'était la fête d'automne qui était dite avoir lieu « au sortir de l'année » ou « au cycle (*tequphat*) » de l'année. De fait, le regretté R. de Vaux a établi avec force dans ses « Institutions de l'Ancien Testament »⁴ (1, pp. 289 ss) que, jusqu'à la fin du 7^e s. av. JC, l'année israélite, comme l'année cananéenne, commença à l'automne. La tentative de J.B. Segal⁵ de voir dans Pâque-Azymes une fête de Nouvel An de printemps qui se serait dédoublée a fait l'objet d'une longue discussion de Tengström⁶. Segal se rattachait d'une manière très originale à l'école *Myth and Ritual* devenue en 1958 *Myth, Ritual, and Kingship*. Avec A. Johnson⁷, elle restait plus centrée sur les rituels royaux tandis que J. Henninger⁸ portait son effort sur les vestiges de nomadisme dans la Bible. Enfin von Reventlow⁹ a continué les recherches de son maître von Rad sur l'insertion des textes bibliques dans la liturgie d'Israël (le rituel « historique » de Deut 26). Bien que les recherches les plus bruyantes en ce moment sur la Bible portent plutôt sur les structures littéraires, c'est dire que les recherches liturgiques sont loin d'être négligées. Nous pouvons tout

2. S. MOWINCKEL.

3. PEDERSEN.

4. R. DE VAUX. *Institutions de l'Ancien Testament*. Paris: Cerf, 1967² : I^o.

5. J.B. SEGAL. *The Hebrew Passover from the Earliest Times to A.D. 70*. London: Oxford University Press (London Oriental Sercès, vol. 12). 1963

6. Recension de *The Hebrew Passover* par S. TENGSTROM, in RB 1965, 580-595.

7. A. JOHNSON.

8. J. HENNINGER, *Fêtes de printemps chez les Sémites et la Pâque Israélite*, Paris, 1975.

9. VON REVENTLOW.

spécialement suivre les lignes générales de Hans Joachim Kraus¹⁰, soit dans l'édition allemande, soit dans sa traduction anglaise de 1966, *Worship in Israel. A Cultic History of the Old Testament*. En français, nous avons l'Essai biblique sur les fêtes d'Israël de R. Martin-Achard¹¹. Ce ne sont là que des exemples.

On peut chercher dans le témoignage biblique, soit des idées théologiques, soit la présence de Dieu dans un peuple qu'il constitue et auquel il va donner sa structure définitive, qu'il s'agisse de la Synagogue à la liturgie non sacrificielle, ou de l'Eglise du Christ, avec sa liturgie sacrificielle définie par l'Epître aux Hébreux et le IV^e Evangile. C'est naturellement ce dernier aspect qui prime pour nous, la Bible étant un témoignage de vie plus que d'idées. Elle témoigne de la présence mystérique au sens de Dom Casel, évoquée par M. Houssiaux¹².

La liturgie étant le temps, le lieu et l'action où le peuple perçoit son unité dans la même foi au Dieu qui le fait vivre, la liturgie va être un des éléments fondamentaux de la réflexion des auteurs bibliques inspirée par l'Esprit. Mais il ne faut pas oublier que l'unité du peuple dans la Bible est au terme de l'action de l'Esprit qui inspire cette Bible et non à l'origine. Il faut aller de la Tour de Babel à la Pentecôte. Aussi, à l'origine, nous n'avons pas dans la Bible un rituel unifié, mais des rituels à unifier. La grande liturgie qui se déploie au sanctuaire de la révélation mosaïque de Ex 25 à Num 30 et que vont connaître Jésus et ses Apôtres, est une synthèse postexilique, mais elle suppose des éléments très anciens. A l'origine, nous avons une pluralité de liturgies. Une liturgie de nomades en transhumance va pénétrer une liturgie saisonnière de sédentaires où la fonction royale est première. Cette fonction royale fut sacerdotale (Ps 110). Mais nous avons aussi des variétés de liturgies locales centrées sur différentes théophanies et légendes cultuelles pour parler

10. H.J. KRAUS.

11. R. MARTIN-ACHARD.

12. La conférence de M. HOUSSIAUX sera publiée dans LMD 150 (N.D.L.R.).

comme de Pury à propos de Béthel. Nous allons distinguer cinq étapes dans la Révélation biblique sur les temps liturgiques : 1. origines, 2. sédentarisation, 3. prophétisme, 4. la présence de Dieu dans la liturgie du Temple, 5. les débuts de la liturgie chrétienne.

1. Origines

Les sacrifices dans les hauts lieux

Les textes préprophétiques, c'est-à-dire la strate J (Jahviste) de la critique ou la succession de David (II Sam 9-20 ; I Reg 1-2) nous font connaître le problème liturgique qui se posait lors de la fondation de la monarchie unifiée. Ils admettent l'existence de hauts lieux ou « sommets où l'on se prosterne devant Dieu » (II Sam 15, 32). Ce sont surtout les lieux saints où sont passés les Patriarches, qui ne sont pas toujours des sommets : le chêne de Môreh à Sichem (Gen 12, 6), les chênes de Mamre, l'arbre (le *'eshel*) de Beersheva. Les Patriarches sanctifient ces lieux au nom du Dieu d'Abraham en y édifiant des autels comme Noé en avait édifié un à la fin du Déluge. Le passage du Patriarche n'est pas identifié à un temps liturgique. L'autel qu'il édifie est une réponse à une manifestation de présence divine. Mais l'auteur jahviste admet aussi qu'avant Abraham, Caïn et Abel avaient pu faire des offrandes (*minehah*) de prémices : végétaux pour Caïn, bétail pour Abel. En Gen 4, 3, l'expression *miqqès yâmîm* a déjà une connotation de temps liturgique, *qès* étant la fin de l'été, le temps des vendanges et de l'engrangement, *yâmîm* étant utilisé pour signifier un cycle annuel et une fête annuelle. En Gen 18, 10 Dieu reviendra visiter Abram et Sarah « en ce temps » quand l'enfant sera né (cf. 21, 2 *mô'ed*). Elqanah et Anne montent à Shiloh *miyâmîm yâmîmah* (I Sam 1, 3) ; après la naissance de Samuel, ils reviendront au retour de l'année (*mitteqûfôt yâmîm*) pour le sacrifice annuel (I Sam 2, 19). C'est pour ce sacrifice annuel (*zébah yâmîm*) du clan de son père à Bethléem (I Sam 20, 6) que David s'absente de la cour de Saül. Ce sacrifice annuel avait lieu très

probablement à l'automne ; c'est de cette seule fête que se préoccupe Jéroboam en la fixant à un mois de distance de celle de Jérusalem lors du schisme (I Reg 12, 33). Ce sacrifice était connu des cananéens et comportait, selon une inscription phénicienne, le sacrifice d'un bœuf à la statue du roi Azitawadda, tandis que seul un agneau était offert à la fête des labours et à la fête de la moisson.

Reconnaissance du Dieu de l'alliance

Les Sémites d'Ugarit, apparentés aux Cananéens, avaient connu des problèmes de liturgie quand il avait fallu intégrer dans le panthéon le dieu des pluies qui disparaissait et réapparaissait à l'automne, et lui donner un temple. Ce panthéon était alors dominé par l'antique El, Dieu des sociétés de chasse. Au temps de Salomon, fils de David, les fidèles au Dieu du Sinaï affrontèrent des problèmes à la fois semblables et différents. Il n'était pas encore question de détruire les sanctuaires locaux et leurs cultes. Mais c'est le Dieu d'Abraham qui assumera les fonctions du Dieu suprême et sera El, et nous voyons l'auteur yahviste faire grande attention à réduire les divinités locales à l'état de *maleak YHWH*, les ἄγγελοι du grec, messagers et serviteurs du Dieu d'Abraham. C'était le Dieu des théophanies du désert et de la dynastie. Dans les théophanies de ces divinités locales, elles parlent non en leur nom, mais au nom du Dieu suprême (Gen 16, 7-14), ainsi *Lahai Roi*. Le Dieu d'Abraham est honoré comme *El 'ôlam* à Beersheva, *El bethel* à Bethel, *El elohey Israel* à Sichem, enfin *El qôneh erets* à Jérusalem. C'est en tant que *El qannâ'* qu'il fait alliance avec Moïse et son peuple au Sinaï (Ex 34, 14). Les stipulations de cette alliance visent avant tout la liturgie du sanctuaire national (Ex 34, 12-27). On a appelé ce texte le « Décalogue rituel » pour l'opposer au « Décalogue moral » d'Ex 20. Son étude est difficile, car il a été harmonisé avec le texte parallèle d'Ex 23, 15-19 par un auteur deutéronomiste. Mais, depuis Goethe, les biblistes ont à se pencher sur ce texte primordial.

Le rituel des fêtes

Ce qu'on peut en dire, c'est que cette liturgie complète celle de la nuit de Pâque d'Ex 12, 21-23 qui comportait une imposition du sang de petit bétail sur les poteaux de la tente pour protéger la famille contre les puissances dangereuses, le *Mashhît*. Ex 34, 12-27 ajoute des prescriptions concernant l'entrée en Canaan et l'adoption de ses fêtes saisonnières : fête de la moisson des blés dite fête des Semaines en mai-juin, fête des labours fin automne après ensemencement (qui suit l'engrangement *'asîph* selon le calendrier de Gezer). Enfin il y a une fête dite des Azymes au mois de l'épi (Abib) qui paraît être l'épi d'orge (Ex 9, 31) moissonné dès mars-avril. De fait la seule étymologie un peu probable de *maṣṣah* (Azymes) terme non hébreu est le terme *maza*, terme préhellénique emprunté par les Grecs à une civilisation antérieure ; c'est un gâteau d'orge. De cette fête de printemps Ex 34 ne retient que l'absence de ferment (cf. v. 25b), caractéristique du pain de bédouin et de la Pâque. A cette fête de printemps est rattaché le rachat des premiers-nés d'hommes et d'animaux, autre élément du rite pascal. Si, à l'époque de Salomon, nous voyons que la grande fête est la fête d'automne choisie pour la dédicace du Temple, fête annuelle assimilée en fait à la vieille fête des labours, le législateur biblique met en tête non cette fête d'automne mais la fête de printemps avec ses sept jours d'Azymes. Elle n'est plus considérée comme fête de prémices mais comme la suite du rituel nocturne de la pleine lune du premier mois de printemps célébrant la libération de la puissance étrangère. Le psaume d'Ex 15 était probablement récité à cette occasion. La fête de la moisson des orges est désormais l'anamnèse de la sortie d'Égypte.

2. Sédentarisation

La fête, anamnèse du salut

Nous voyons ainsi comment, avec la sédentarisation, la religion du Dieu d'Abraham doit s'exprimer dans une liturgie nouvelle. La fête de printemps n'est plus seulement un rite nocturne de nomades avant transhumance, ni l'offrande de la première gerbe des sédentaires agriculteurs (cf. Lév 23, 10). Accomplie à la pleine lune du premier mois de printemps, à la moisson des orges, elle commémore l'action divine qui libère Israël pour en faire son propre peuple. Le rite essentiel est l'élimination du ferment et la manducation de galettes de pain sans levain, signe du départ en hâte au désert (Ex 12, 39 ; cf. 10). Cette fête sera aussi un *ḥag* (cf. le *ḥadj* arabe), pèlerinage avec circumambulation.

La réinterprétation de vieux rites en fonction de l'anamnèse de l'action salvifique de son peuple par Dieu va opérer pour d'autres rites. On a pu constater semblables réinterprétations de vieux rites en Egypte, mais sans cet aspect d'histoire du salut d'un peuple que Dieu se constitue. Ainsi le rituel du piétinage des grains par le bétail de l'époque mésolithique, devient la victoire d'Horus vengeur de son père sur le méchant Seth.

Pour Israël en Canaan, en deux cas au moins, l'archéologie palestinienne a prouvé que certains récits de l'épopée de Josué ne pouvaient être compris qu'en fonction du développement de l'anamnèse liturgique biblique¹³. Ainsi les villes de Jéricho et Ay n'étaient que des ruines à l'époque de Josué, fin du 13^e siècle ou début du 12^e av. J.C. Mais la circumambulation autour des murs ruinés évoque celle d'Arafat à la Mecque ; les sept circumambulations sont aussi à rapprocher des rites accomplis dans la légende ugaritique de Dan(i)el pour les sept années de sécheresse entraînées par la disparition du dieu Baal. N'oublions pas que Jéricho est près d'une source importante. Quant à Aï,

13. J. BRIEND.

c'est le grand tas de pierres près d'un arbre (Jos 8, 28-29), tombeau traditionnel d'un roi, qui devint le centre liturgique de la commémoration d'une ruse qui permit aux Israélites de prendre Béthel (Jud 1, 23 ss).

Des lieux saints aux sanctuaires royaux

Avant la monarchie, il y eut d'autres liturgies sur des lieux sacrés où s'unissaient les tribus, soit pour célébrer un départ en campagne en *qâhâl* (grec *ecclésia*) à l'appel d'un chef. Gilgal près de Jéricho, peut-être à Jéricho même, avec ses douze pierres, fut un lieu favori de ces concentrations au nom de Jahvé Sabaot, le Dieu guerrier qui mène à la conquête. On se réunissait aussi à Sichem, en prononçant l'*Amen* de l'engagement d'alliance près du temple de *Baal Berit* (ou *El Berit*), dieu de l'alliance (Dt 27, 15-26).

L'arche d'alliance, trône guerrier de « Yahvé trônant sur les Chérubins » (I Sam 4, 4) résida à Silo avant d'être prise par les Philistins. Elle fut tenue sous leur contrôle à Qiriat-Yearim jusqu'à ce que David, dans une grande liturgie processionnelle, ne l'établisse dans sa nouvelle capitale. C'est là qu'avec Salomon vont apparaître les grandes liturgies royales.

Saül avait fréquenté Gilgal où venaient les tribus transjordanienues (Jos 22); il y eut une altercation avec Samuel après avoir offert l'holocauste (I Sam 13, 10). C'est là qu'avait été renouvelée sa royauté (I Sam 11, 14), peut-être même avait-il été proclamé roi (*id.*, v. 15), avec banquets sacrés, dits sacrifices de communion, et grandes réjouissances. C'est encore à Gilgal que sera renouvelée l'allégeance des tribus du Nord quand David reviendra de Transjordanie après la révolte d'Absalon. Mais les choses se passèrent mal (II Sam 19, 16).

Avec l'érection du Temple de Jérusalem par Salomon et les grandes réjouissances qui s'y tinrent à la fête d'automne, la liturgie se centre sur ce sanctuaire royal bâti par le fils de David. Dans le Nord, Gilgal subsistera (Amos 4, 4), mais les sanctuaires royaux du Nord seront Dan au nord, Béthel au sud. Au lieu d'être aniconique autour de l'arche d'alliance à Jérusalem, le culte se déroule autour de

veaux d'or : « Voici ton Dieu qui t'a fait monter du pays d'Égypte » (I Reg 12, 28 ; cf. Ex 32, 4). On en a l'écho dans le cycle liturgique (remanié) d'Ex 23, 14-19 où il n'est pas question de la Pâque mais seulement des Azymes. La fête de la Moisson est celle des prémices, celle d'automne (au sortir de l'année) celle de l'engrangement.

Le roi, centre du culte

Dans le Sud comme dans le Nord, la personne du roi, serviteur et vicaire du Dieu national, va être le centre du culte. Nous en avons un écho dans les Psaumes avant leur canonisation plus tardive : intronisation du roi (Ps 2 et 110) ; appel à la prospérité de son règne (Ps 72), mariage avec une princesse tyrienne (Ps 45), départ en campagne (Ps 20), action de grâce royale (Ps 21), prière pour son gouvernement (Ps 101), son angoisse dans la bataille (Ps 19), sa défaite (Ps 89). A côté des hauts lieux locaux où se célèbrent les fêtes saisonnières avec les rites de fertilité (Os 4, 11-14), les rites en cas de sécheresse (cf. Jér 14 ss) ou contre les sauterelles (Joël 1), se constitue une liturgie royale qui a des points communs avec les grandes liturgies d'Égypte, de Mésopotamie (*Akitu* du début de l'année), d'Anatolie et de Phénicie (Ez 28, 11-14). Elle culmine dans la fête d'automne pour l'engrangement et le retour des pluies : il faut obtenir de la divinité nationale un renouveau du pouvoir royal, des promesses de bénédictions pour les récoltes futures, et la victoire sur les ennemis. Des prophètes prennent part à ces liturgies royales (I Reg 22), proclamant avec autorité devant les rois une parole divine.

3. Prophétisme

Le Temple, lieu unique du culte

Les abus des hauts lieux dénoncés par les *prophètes* entraînèrent le mouvement deutéronomique lors de la chute de Samarie. Le culte est concentré à Jérusalem sous la surveillance de la dynastie davidique. Les fêtes restent

saisonnnières et gardent leur caractère joyeux (Deut 12, 7.12.18), mais le pèlerinage doit avoir lieu au sanctuaire central, « lieu choisi par Yahvé pour y faire habiter (ou mettre) son nom » (Deut 12, 14). Ce lieu, où est déposé l'arche d'alliance avec les tables de la Loi, est le lieu où l'on juge « au Nom » de Yahvé et où l'on chante des hymnes « au Nom » de Yahvé et non des autres divinités. Les stèles qui commémoraient une présence divine (cf. Gen 28, 17-18) et les arbres sacrés doivent disparaître. C'étaient des emblèmes de fécondité masculine (II Sam 18, 18 *massebat*) ou féminine (*ashéras*). Yahvé juge son peuple par des juges locaux avec contrôle d'un juge central (Deut 17, 8) selon une Loi révélée dont les prêtres-lévites sont les dépositaires, qui la dictent au roi (Deut 17, 18).

Les fêtes annuelles

Les fidèles prélèvent sur les récoltes les prémices qu'ils continuent à porter au prêtre. Mais ce rituel s'accompagne d'une profession de foi où est rappelée non la fécondité (bénédiction) divine, mais les actes du salut de Dieu envers l'« Araméen errant » auquel Il a donné sa terre (Deut 26, 4-10). La Pâque est jointe aux Azymes et il y est question non de l'agneau pascal, mais de petit et gros bétail. C'est l'anamnèse de la sortie d'Égypte et elle comporte sept jours de fête, le septième jour étant chômé. La fête d'automne reste le pèlerinage, « la fête pour Yahvé » (16, 15), elle aussi de 7 jours. Son caractère royal est très estompé mais il en restera des traces dans le Psautier : le Ps 88 (v. 4), le Ps 118 avec sa procession de rameaux (v. 27 ; cf. 19), le Ps 47 sur l'exaltation de Yahvé qui « monte au son du cor » (v. 7) et le Ps 132 sur le transfert de l'arche avec bénédiction de David et de l'« oint » (v. 17).

La fête du renouvellement de l'alliance

Tous les sept ans à la fête des Tentes il y aura lecture de la Loi (31, 10-11). Nous avons déjà vu l'importance des sept années et de la fête d'automne dans la vieille liturgie. Y avait-il déjà une lecture liturgique avant le Deutéro-

nome ? C'est discuté. Il est probable que ce texte fut lu solennellement lors du renouvellement de l'alliance après lecture de la Loi (II Reg 23, 3) et engagement du peuple (*id.*, cf. Deut 29, 8-14). Y eut-il d'autre lecture liturgique ? On ne nous dit pas en Deut 27 ni en Jos 8, 34 quand étaient lues et proclamées les malédictions de Sichem. C'était peut-être en cette même fête d'automne l'occasion d'un grand rassemblement, du moins à Silo (Jud 21, 18 ss). Un semblable *Amen* était prononcé par les soldats hittites quand ils juraient fidélité à leur chef¹⁴. Ce ne sont que des indices.

4. La liturgie après l'exil

C'est aussi à la fête d'automne, devenu le 7^e mois dans le nouveau calendrier, qu'Esdras et les Lévites lisent solennellement la Torah devant tous ceux qui ont l'âge de raison ; ils leur en donnent le sens (Néh 8). La réunion n'a pas lieu au Temple, mais devant la porte des Eaux. La cérémonie dure toute la matinée. Le peuple répond *Amen* à la bénédiction. C'est grande liesse avec distribution de rations. On y reconnaît la fête du début de l'année, le Rosh Hashnaha juif ; le texte sépare le jour de l'An, joyeux, des rites de pénitence. Il ne faut pas s'affliger ! La fête des Tentes est rapportée au 2^e jour du mois et, de nouveau au v. 18, il y a mention de la lecture de la Loi. Enfin la pénitence correspondant au Yôm Kippur du 10 du mois est encore fixée au 9^e (= 10^e) jour suivant la pleine lune, 24^e jour (9, 1).

Un nouveau calendrier liturgique

Nous avons là l'écho des grandes transformations du cycle liturgique consécutives au changement de calendrier. Le début de l'année passe de l'automne au printemps, le début du jour du matin au soir. Il s'ensuit une dissociation

14. Cf. ANET, p. 353.

des différents éléments qui constituaient la fête d'automne préexilique, l'ancienne fête royale de renouvellement du don de Dieu au roi. Le roi n'est plus médiateur entre Dieu et son peuple. Le grand prêtre descendant d'Aaron, consacré par Moïse, médiateur de l'alliance, prend sa place.

Le nouveau calendrier liturgique est basé sur le sabbat et une année de 364 jours. Le septième jour, appelé *sabbat*, revient toujours au même jour de l'année, 364 étant multiple de 7. Cela entraîne souvent des évaluations de « plus de 10 jours », correspondant au décalage entre l'année civile basée sur le mois lunaire (environ 354 jours) et l'année liturgique. Le sabbat est « consacré ». Il vient en tête du cycle (cf. Lév 23) avec réunion cultuelle. La *nuit pascale* est célébrée le 14^e jour du 1^{er} mois de l'année (Ex 12, 1), maintenant en tête des autres, mais le choix de la bête reste fixé au 10^e jour du mois (Ex 12, 3). La fête des semaines (Pentecôte) a lieu sept semaines à partir du lendemain du sabbat, jour de la présentation de la première gerbe. Suivant la Septante de Lév 23, 11 et la tradition pharisienne, ce sabbat est le 1^{er} jour des Azymes, donc la pleine lune ; il est en effet probable que le terme « sabbat » était à l'origine le jour de la pleine lune, comme le *shapattu* babylonien. De fait les textes des prophètes mettent en parallèle néoménie et sabbat (ainsi Am 8, 5). Mais le sabbat est désormais identifié à l'antique repos du 7^e jour.

Il y eut aussi d'autres réinterprétations. Ainsi Ex 19, 1 mentionne la présence des Israélites au Sinaï au 3^e mois sans préciser le jour. C'est un des signes que des conflits de calendrier commencent à déchirer la communauté. L'anamnèse de la *Pentecôte* devient, comme dans la tradition rabbinique, la fête du don de la Loi au Sinaï. Par ailleurs la fête des Tentes devait son nom au fait que, pendant l'été et les vendanges, les paysans israélites habitaient dans des huttes de feuillage au milieu des champs et des vignes. Elle va devenir le mémorial du séjour des Israélites au désert. Audacieusement la tente de feuillage est assimilée à la tente de poil des non-sédentaires !

Ezéchiél avait posé en exil les bases de ce cycle liturgique, mais sans Pentecôte, en ne retenant comme fêtes que les sept jours de printemps et les sept jours d'automne suivant la pleine lune. Il remplaçait le rite royal par, un rite de consécration (ici *kipper*) de l'autel, désormais le centre du culte de la communauté renouvelée au printemps. Or la tradition imposa le maintien de la fête de Pentecôte.

Fêtes nouvelles

Ce ne fut pas la seule adaptation au retour de l'exil. Non seulement furent maintenus les rites de l'offrande de la première gerbe au printemps, et le rite du bouc émissaire à l'automne, mais des nouveautés furent introduites. Les insuffisances d'un calendrier liturgique de 364 jours qui ne coïncident pas avec l'année solaire réelle de plus de 365 jours entraîna des tensions. Les Esséniens voudront rester fidèles à ce calendrier que nous pourrions qualifier de « sabbatique » puisque toutes les fêtes chaque année étaient placées au même jour de la semaine. Mais, assez rapidement, les nécessités de la vie feront adopter le calendrier lunaire babylonien avec les noms babyloniens de mois comme Nisan et Tishri. C'était l'année civile. Pour faire correspondre l'année lunaire avec l'année réelle, les Babyloniens intercalaient de temps à autre un mois supplémentaire. C'est peut-être à une intercalation de ce genre qu'une fête des Israélites de Perse célébra en Adar, le mois qui précède Nisan, la fête de *Purim* du livre d'Esther qui a bien des analogies avec une fête du premier de l'an de printemps.

Par contre, après la purification du Temple par Judas Maccabée, après sa profanation par Antiochus Epiphane, une nouvelle fête fut établie : la fête de la Dédicace. Bâtie sur le rituel de la fête des Tentes, mais en fonction du renouveau de la lumière en décembre, elle fut appelée la « fête des Tentes du mois de Kisleu » (II Macc 1, 9).

5. La présence de Dieu dans la liturgie du Temple

Cette liturgie du Temple de pierre n'était ni charismatique ni eschatologique. Elle symbolisait merveilleusement¹⁵ la présence au milieu de son peuple du Dieu Saint qui pardonne et vivifie ce peuple appelé à être saint. On ne peut qu'admirer la vitalité qu'elle confère au peuple juif dispersé dans les empires, romain à l'Ouest, parthe à l'Est. Elle attira des « craignant Dieu » parmi les païens et donna naissance à un nouveau type de liturgie qui ne fut plus sacrificielle : la liturgie synagogale. Celle-ci est centrée sur la prière, la lecture d'Écriture et le commentaire homilétique. Elle est pratiquée chez ceux qui sont éloignés du Temple, aussi bien en Galilée (Luc 4, 16) que chez les réfugiés de Masada et les communautés que fréquentera saint Paul (Actes 13, 5...). Par la lecture des Prophètes elle entretient l'espérance. Cette espérance avait été une espérance dans l'assistance de Dieu lors des dangers de la communauté (Livre des Chroniques). Elle va devenir une espérance eschatologique dans la venue des derniers temps ; elle attend la venue du Messie introduisant le temps de la fin (Dan 9, 25 ss). Parallèlement, en fonction de repas de communauté (*haburot*), se développe une liturgie hors sanctuaire de repas qu'on peut appeler sacrés. A côté de l'anamnèse des actes salvifiques de Dieu, ces repas dits « de communion » peuvent évoquer l'attente du Messie en même temps que circulent le pain et le vin. C'était l'offrande de Melkisedek. Le meilleur témoignage en est la règle de la congrégation à Qumrân où le sacerdoce aaronide conserve la prééminence sur le Messie.

6. Les débuts de la liturgie chrétienne

Sources juives du culte chrétien

Quand se fonda la « secte » chrétienne (*airèsis*, Actes 28, 22) dans l'obédience à Jésus de Nazareth, Messie

15. Cf. M. HARAN.

ressuscité, le besoin d'une liturgie nouvelle ne se fit pas tout de suite sentir. On cherche avec raison dans ces plus anciens textes du Nouveau Testament que constituent les Epîtres pauliniennes les premières traces de la liturgie chrétienne. Mais tout en constituant ou en reconnaissant ces liturgies des églises locales, Paul n'oublie jamais qu'il n'y a qu'un seul peuple de Dieu et que, tant que le Temple existe, c'est là que selon la Torah réside la gloire divine, que Dieu attend son peuple et ses fidèles. Quand il écrit l'Epître aux Romains (Rom 9, 4), Paul considère encore le culte comme un privilège juif. La communauté chrétienne de Jérusalem est assidue au Temple et à son culte ; Paul entend bien y accomplir un vœu quand des Asiates déchaînent l'émeute contre lui. La liturgie supposée par Eph 5, 19-20 est encore de type synagogal (psaumes, hymnes, cantiques spirituels) avec « partout faisait eucharistie pour tous ».

L'Eglise des derniers temps

Cette communauté d'églises locales, unies en un seul peuple de Dieu autour des Apôtres, avait pleinement conscience d'être la communauté des derniers temps (Mc 13, 30 ; II Cor 5, 17 ss ; I P 1, 20 ; Jac 5, 3 ; Hébr 1, 1), donc eschatologique. Elle est de plus charismatique. L'Esprit devait être répandu sur la maison d'Israël (Ez 39, 29) et sur toute chair (Joël 3, 1) par le Messie-Serviteur sur lequel reposait l'Esprit (Is 11, 1 ss ; 42, 1). Cet Esprit est venu au Cénacle (Actes 2) ou même a été « transmis » sur le Calvaire (Joh 19, 30). Dans l'Assemblée chrétienne c'est l'Esprit qui organise les ministères (I Cor 12) en même temps qu'il diffuse la charité dans les cœurs (Rom 5, 5) et fait des fidèles, membres du Corps du Christ, des temples (I Cor 6, 19). Réunis pour le repas du Seigneur, ces fidèles doivent y discerner le Corps du Seigneur (I Cor 11, 29). Réunis pour la fraction du pain (*id.*, v. 24), tous doivent boire au breuvage « spirituel », d'un rocher « spirituel » qui est le Christ (I Cor 10, 4) avec l'aliment « spirituel » (*id.* 10, 3).

La profanation du Temple de pierre avait montré la

fragilité de l'économie sacrificielle lévitique lors de la persécution d'Antiochus Epiphane. Les temps liturgiques avaient été abolis (Dan 7, 26 ; I Macc 1, 48). Au temps d'Hérode et de l'affaire des aigles, on avait pu prendre à nouveau conscience de cette fragilité malgré la splendeur de la reconstruction hérodiennne. Le Christ n'était pas contre le Temple et il participait aux fêtes. Mais son discours sur le Temple dont il ne resterait pas « pierre sur pierre » (Mc 13, 2 ; Mt 24, 2 ; Lc 19, 44) était un avertissement aux Apôtres. L'inauguration des « derniers temps » est marquée par le signe de Daniel évoqué par le Christ devant le Grand Prêtre : le fils de l'homme vient sur les nuées (Mtt 26, 64 ; Lc 22, 69). Elle est jointe à la fin de l'économie sacrificielle ancienne.

C'est peu à peu que les Apôtres et la communauté chrétienne comprirent toute la portée de certains actes du Christ (l'expulsion des vendeurs du temple) et de certaines paroles (celles de la Cène). Nous voyons déjà dans la I^{re} aux Corinthiens comment le repas eucharistique est non seulement une anamnèse pascale mais un signe eschatologique de la venue du Christ (I Cor 10, 26), ce qui confirme le *Maranata*, quelle qu'en soit la traduction. Le problème de la communauté chrétienne sera de comprendre en quoi consistent ces « derniers temps ». Eschatologie consécutive (Schweitzer) ? Eschatologie réalisée (Dodd) ? Ou eschatologie d'une liturgie charismatique par laquelle, unie en Corps vivifié par l'Esprit et ses dons, l'Eglise doit croître pendant le temps des nations (Lc 21, 24) ?

Nouveauté radicale du culte chrétien

Lorsque les chrétiens furent privés du culte du Temple alors même que l'ancienne économie était vieillissante, mais non encore caduque (Héb 8, 13), l'Epître aux Hébreux allait établir par une réinterprétation audacieuse la validité scripturaire d'une économie sacrificielle à la fois nouvelle et ancienne. Les chrétiens « possèdent un autel (*thusiastèrion*) dont ne peuvent manger ceux qui ont leur service liturgique (*latreuontes*) dans la Tente » (Héb 13, 10). Ils ont pour grand prêtre le Christ détenteur du

sacerdoce royal de Melkisedek, supérieur au sacerdoce aaronide. Par une oblation unique (10, 14), Il est entré comme grand prêtre une fois pour toutes (et non chaque année à Kippour) dans le tabernacle qui n'est pas fait de main d'homme, incréé (9, 11). Le sang donné par Dieu sur l'autel n'est plus le sang des animaux (Lév 17, 11) mais le sang vivifiant du Christ ressuscité. Cette nouvelle liturgie du nouveau grand prêtre, signifiée dans la Bible par l'Esprit Saint (9, 8; 10, 15) purifie les consciences. Elle est aussi celle des « biens à venir » (9, 11). On est aux derniers temps (1, 2) mais tout n'est pas encore réalisé dans ce corps en croissance qui vit de la foi, support (*upostasis*) des réalités invisibles.

Consécutive à la chute du Temple, la littérature johannique sera plus explicite que les Synoptiques sur cette liturgie chrétienne que nous devons appeler sacramentelle. Le vocabulaire aaronide du sacré est maintenant repris pour le Christ. Il est « consacré » par son Père (Joh 10, 36), il se « consacre » lui-même (17, 19) pour « consacrer » ses disciples (*id.* 17, 19) afin que leur parole soit reçue. Verbe incarné, le Christ possède la plénitude de l'Esprit (3, 34) et de la vérité (1, 17). Aussi le culte ne se fera plus sur le Garizim ou à Jérusalem, mais devant le Christ qui parle à la Samaritaine (4, 21-25). Il donne la vie éternelle du Père, mais il faut « manger sa chair et boire son sang » (6, 51. 55) car il est « le pain descendu du ciel ». Le 4^e Evangile parle clairement de la liturgie eucharistique, il parle aussi du baptême « où l'on naît de l'eau et de l'Esprit » (3, 5; cf. Ez 36, 25-27). Enfin, permettez-moi ce raccourci, s'il faut renaître d'En Haut et recevoir le pain descendu du ciel, c'est que la Jérusalem nouvelle descend du ciel selon Ap 21, 2. « Le Dieu tout puissant en est le Temple, ainsi que l'agneau » (21, 22), agneau « égorgé » qui a célébré ses noces avec l'Epousée (19, 7), devant lequel se déroule la liturgie, hymnes et cantiques de 5, 8-9, anamnèse du rachat annonçant le « règne sur la terre » (5, 10).

Récapitulation

Bien plus tard, la liturgie de l'Eglise, la nouvelle Jérusalem, placera avant Pâques l'entrée triomphale à Jérusalem avec les rameaux, qui a quelque chose de l'antique fête royale d'automne. Par une étonnante continuité, Pâques et Pentecôte seront maintenues et ceci à travers le curieux conflit pascal entre le Pape Victor et les Quartodécimans. Mais Pâques sera l'anamnèse de la Résurrection libératrice et non plus de la libération d'Egypte (avec manducation de l'Agneau), quelle que soit la typologie de l'Exode. La Pentecôte sera non plus le don de la Loi mais le don de l'Esprit.

Henri CAZELLES